

Il s'attendra à une table vide à son retour, se dit-elle. Il apportera dans la maison des valises et des sacs remplis de journaux, de croquis et de cartes. Il faut qu'il puisse les étaler sur une table nette, cirée, astiquée jusqu'à ce qu'elle luise comme une étendue d'eau.

ANNA ENQUIST

Le retour

roman traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin

Une table qui invite à y poser des dossiers et à faire des piles de livres et de papiers parfaitement ordonnées. Pas à un dépotoir. Donnant sur le jardin, la pièce où trône la table, qui la remplit presque entièrement [...].

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ce livre dévoile la vie de James Cook, le grand explorateur anglais.

Au printemps 1775, sa femme Elizabeth a trente-quatre ans. Seule depuis déjà trois ans, elle attend le retour prochain de son époux.

Alors qu'elle se prépare à l'accueillir, qu'elle s'imagine à l'aube d'une vie nouvelle, d'une relation conjugale et familiale véritable, l'angoisse l'étreint. Déroulant le fil de sa mémoire, Elizabeth revisite ses longues années de solitude, ses difficultés, ses douleurs, ses drames vécus dans le secret – et s'interroge sur sa capacité à reconstruire une relation si lointaine.

Quand James Cook arrive enfin, tout semble d'emblée recomposé, la complicité renaît, l'admiration est intacte, les projets communs multiples, l'avenir s'illumine. Mais, confronté aux mondanités londoniennes, aux jeux d'influence et de pouvoir du monde scientifique de l'époque, l'explorateur ne parvient pas à se libérer de son douloureux besoin de reconnaissance...

Très ancré dans la réalité, très documenté sur la société londonienne du XVIII^e siècle, ce livre dépasse de loin les limites du roman historique car il s'inscrit simultanément dans l'intemporel en offrant au lecteur un magnifique portrait de femme, un véritable personnage de fiction à l'incroyable destin.

“LETTRES NÉERLANDAISES”

série dirigée par Philippe Noble

ANNA ENQUIST

Poète et romancière, Anna Enquist est néerlandaise. Elle consacre aujourd'hui sa vie à l'écriture. Son œuvre est traduite dans de nombreux pays.

Le Retour est son sixième livre publié en français.

DU MÊME AUTEUR

LE CHEF-D'ŒUVRE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 507.

LE SECRET, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 578.

LES PORTEURS DE GLACE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 740.

LA BLESSURE, Actes Sud, 2005.

LE SAUT, Actes Sud, 2006.

Titre original :

De Thuiskomst

Editeur original :

Uitgeverij De Arbeiderspers, Amsterdam

© Anna Enquist, 2005

© ACTES SUD, 2007

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00782-9

ANNA ENQUIST

LE RETOUR

roman traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD

Extrait de la publication

pour Wouter

Bien que j'eusse l'ambition d'aller plus loin que quiconque avant moi, mais également aussi loin qu'il était possible à l'homme d'aller; je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, car c'était une délivrance.*

JAMES COOK (1728-1779)

* La traduction de certains passages s'inspire de celle d'extraits des journaux de bord de James Cook dans *Relations de voyages autour du monde*, publiée aux éditions François Maspero, 1980. Dans la collection de poche "La Découverte", 1998. En l'occurrence, p. 222. (N.d.T.)

PREMIÈRE PARTIE

Il s'attendra à une table vide à son retour, se dit-elle. Il apportera dans la maison des valises et des sacs remplis de journaux, de croquis et de cartes. Il faut qu'il puisse les étaler sur une table nette, cirée, astiquée jusqu'à ce qu'elle luise comme une étendue d'eau. Une table qui invite à y poser des dossiers et à faire des piles de livres et de papiers parfaitement ordonnées. Pas à un dépotoir. Donnant sur le jardin, la pièce où trône la table, qui la remplit presque entièrement – non, il y a suffisamment de place, c'est plutôt que la table est au milieu de la pièce, on ne peut l'éviter, la pièce semble construite autour, un tabernacle pour un autel en bois –, cette table, donc, doit être nettoyée et peut-être blanchie.

Passant lentement le long de la table, Elizabeth s'approcha du bow-window et regarda le jardin à travers les petits carreaux. Les irrégularités du verre donnaient l'impression que les fleurs flottaient au-dessus de l'herbe ; quand elle oscillait à droite ou à gauche, les iris bleu pâle se boursouflaient en des formes monstrueuses et, quand elle faisait oui de la tête, le banc de jardin s'élançait de haut en bas. Elle poussa les battants de la fenêtre pour l'ouvrir ; les cadres de bois peints en blanc qui retenaient les vitres prisonnières paraissaient sales. De l'index, elle essuya une mouche morte.

Une odeur printanière pénétra dans la pièce. Elizabeth posa les mains sur ses hanches et huma l'air du dehors. Aubépines, giroflées et vapeurs douceâtres provenant de la fabrique de gin au coin de la rue. D'ici peu, le tilleul surplombant le banc fleurirait et ferait goutter du miel sur les meubles et le tapis de verdure. D'épais nuages d'insectes bourdonnant furieusement se bousculeraient autour des fleurs vert pâle. Très bientôt.

Elle se tourna vers la pièce sombre. Telle une chaîne de montagnes, le désordre sur la table se dressait devant elle. Il revient, pensa-t-elle, dans un mois, cet été, peut-être seulement à l'automne, mais il arrive. Quelque part dans le monde, il est en route dans cette hourque en bois étroite qu'il appelle si fièrement son bateau. Les découvertes ont été faites, les côtes cartographiées, les peuples étrangers décrits et le voyage du retour a commencé. Ce genre de voyage ne peut durer plus de trois ans. Il est donc grand temps de se mettre à ranger la table. Ce sera comme si je déblayais une décharge où quelqu'un aurait jeté pendant des années ses détritrus. Une entreprise archéologique que je pourrais considérer comme un défi.

Le courant d'air lui soufflait un vent glacé dans le dos, la lourde porte de la pièce entra en mouvement et se referma en claquant.

Tout flanquer par terre en faisant de grands moulinets avec les bras. Faire place nette en évacuant les sédiments de ces années solitaires. Plus de dessins d'enfant, de notes, de travaux de raccommodage oubliés, de livres non lus et de journaux jaunis. Tout jeter en tas dans le jardin puis, par temps calme, y mettre le feu. Elle repousserait

du bout d'un bâton les papiers égarés, les garçons l'aideraient en se servant de soufflets et de manches à balai, et tout, tout se transformerait sans que personne n'ait pu rien voir en une épaisse fumée et s'envolerait au-dessus des toits vers le fleuve.

Il fallait cependant tout regarder. On ne pouvait jeter quoi que ce soit à moins de savoir de quoi il s'agissait. Chaque feuille de papier devrait passer entre ses mains. Elle resserra les cordons de son tablier et se dirigea vers la table.

Tendre la main pour prendre une lettre, puis vite la retirer. Tourner autour de la table et examiner et évaluer les objets sous tous les angles. Concevoir un système de rangement : poser une corbeille pour tout ce qui pouvait être jeté, un dossier pour les lettres professionnelles à conserver, une pile pour les dessins des enfants, pour les courriers personnels, un tas de livres de façon à les avoir à portée de main et un autre pour ceux qui, une fois rangés, pouvaient attendre leur moment. Faire de la place sur le sol aux larges planches pour que les piles soient constituées à une distance suffisante. Elle avait beau savoir comment elle s'y prendrait, elle continuait à traîner et à tergiverser.

Il était dix heures, un matin de début avril, les garçons étaient à l'école et elle n'attendait pas de visite. Elle avait le temps, pourtant elle n'en profitait pas. Qu'attendait-elle ? Pas de l'aide, elle préférait s'occuper seule de cette tâche. Elle n'alla pas s'asseoir sur la petite causeuse devant la fenêtre, continua à arpenter la pièce comme si elle était à l'affût.

Elle était fatiguée. Tout dans son corps de trente-quatre ans ne demandait qu'à descendre,

vers le sol, et à y rester allongé. De préférence dehors, dans l'herbe sous le tilleul. Elle ne s'expliquait pas sa fatigue car elle avait bien dormi cette semaine, elle mangeait suffisamment et elle n'avait aucun effort particulier à fournir. Pourtant, son dos lui donnait l'impression de porter un joug auquel seraient suspendus de lourds seaux de lait.

Parmi les lettres et les journaux, elle piocha les objets qui de toute façon n'avaient pas leur place ici : une coiffe ornée de rubans, un mouchoir, une orange séchée. Quand elle jeta le fruit par terre, les pépins tombèrent en pluie contre la peau qui ressemblait à du cuir. Se baisser. Dans la corbeille. Se redresser d'un seul mouvement de cette position courbée et aussitôt s'attaquer aux papiers. Parfait.

Une lettre de Stephens sur des questions d'argent : *Conformément au souhait de votre époux, l'Amirauté a décidé de vous verser, chaque année, pendant la durée du voyage un montant de deux cents livres.* Conserver. James voudrait la lire. C'était son argent, qu'il avait gagné en naviguant autour du monde. Totalement déraisonnable d'éprouver ce sentiment irritant de gratitude forcée. Ce n'était pas de la charité, ce n'était pas un pourboire. Ce montant, et davantage encore, lui revenait de droit. Mentalement, elle vit les messieurs de l'Amirauté en réunion, excités par le projet de James, remplis de fierté, de patriotisme et de suffisance. "Ah oui, sa femme doit aussi pouvoir vivre, d'ailleurs une belle somme, tu peux faire en sorte qu'elle l'obtienne ?"

Elle haussa les épaules. La lettre suivante, avec l'écriture de Hugh Palliser, parlait des garçons. *J'ai appris, chère Elizabeth, que votre aîné, le solide James junior, entrera à la fin de l'été à*

l'école navale à Portsmouth. Il doit certainement se réjouir de s'engager sur la même voie que son père. Dans son sillage, devrais-je dire sans doute ! C'est bien pour toi que tu puisses encore garder le petit Nathaniel une année à la maison, sinon tu te sentirais certainement très seule. Nous espérons naturellement que James reviendra sain et sauf cette année, mais tu n'es pas sans connaître les incertitudes qui entourent ce genre d'expéditions. Tu sais aussi que je suis à ta disposition, chaque fois que tu peux avoir besoin de moi.

Palliser, le trésorier de la marine, qui avait stimulé et recommandé James, qui avait obligé ces messieurs à porter un regard sur lui. Elle sourit et posa la lettre parmi ses propres papiers. Elle allait l'inviter pour une tasse de thé dans le jardin, pour qu'il puisse parler à Jamie et Nat.

Elle rassembla les dessins et jeta les coupures de journaux. La base de la pile à laquelle elle travaillait se dégagea : trois gros livres à couverture sombre sur les explorations dans le Pacifique. Le nom de l'auteur était imprimé en lettres d'or sur le cuir : John Hawkesworth. Elle souleva les volumes et les tapota prudemment pour en retirer la poussière. James serait furieux. Hawkesworth s'était approprié ses journaux et avait décrit le voyage comme s'il l'avait fait lui-même. Elle avait comparé le texte aux journaux de bord originaux et elle avait été agacée par les exagérations et les fautes, par l'auteur, mais aussi par son mari. Quelle bêtise de confier ainsi avec tant de naïveté son histoire. Que James détestât, avec une rancœur rustique, le monde des arrogants amateurs d'art et de littérature, soit, mais il se faisait lui-même du tort en remettant ses écrits entre d'autres mains et en refusant de se mêler de la rédaction. Il disait qu'il était gêné – il faisait des

fautes d'orthographe et il ne savait pas construire correctement les phrases. C'était vrai, mais ce qu'il avait à dire en valait la peine. Il faudrait que quelqu'un l'aide. Moi, pensa-t-elle, moi.

A côté des in-folio de Hawkesworth était posé un dessin de bateau, un dessin d'enfant soigneusement travaillé. Jamie. Il avait fait une coupe dans le flanc du navire pour que les cambuses où étaient stockés les tonneaux et les balles de marchandises, la cale et les différentes cabines soient visibles. Dans la cabine du capitaine, il avait aussi dessiné un homme, qui écrivait à une petite table, en tournant le dos à l'observateur. Sur le pont arrière, il y avait une vache et une chèvre.

Pourquoi ne pas aider James à rédiger son prochain livre ? Bientôt, il serait assis à cette table en train de soupirer et de pester, bientôt il gâcherait son texte par des remerciements exagérés et l'expression d'une feinte subordination tandis que son humeur ne ferait que se détériorer. Dommage. Je n'ai qu'à m'en occuper. S'il revenait avant l'automne, les jours commenceraient déjà à raccourcir, annonçant de longues soirées obscures. Travailler ensemble à un projet important serait distrayant, un bon début pour une vie commune.

A son retour, ils seraient mariés depuis plus de douze ans, mais ils n'auraient jamais passé une année entière ensemble dans la même maison. James partait invariablement au printemps pour ne revenir qu'en novembre. Noël. Dessiner des cartes et des paysages côtiers à la table. Il avait deux vies. Elle aussi. Un rythme s'instaurait, ainsi que l'apaisement qui y est associé. Elle n'avait été qu'une seule fois angoissée, quand il était rentré avec une grosse cicatrice à peine guérie à

la main droite. Un cornet de poudre avait explosé, avait-il dit, cela aurait pu être pire. La blessure sur la peau saine fit prendre conscience à Elizabeth qu'il travaillait dans la marine de guerre et que les combats et la destruction pouvaient faire partie de ce travail. Au bout d'un jour environ, son anxiété la quitta. L'accident appartenait au passé, James marchait dans la maison, elle entendait sa voix et voyait à quoi il s'occupait. Sa présence détournait son attention de la plaie et de ce qu'elle signifiait.

Il portait depuis un gant, à droite. Avait-il honte de sa blessure ou voulait-il éviter d'effrayer les autres ? La blessure épaisse avait pâli en guérissant, la cicatrice évoluait comme un serpent blanchâtre de la paume de sa main vers son poignet. Elizabeth pouvait la sentir, la nuit, quand il faisait glisser ses mains de ses cuisses vers ses épaules. La cicatrice lui frottait la peau. Elle aurait dû lui agripper la main et lécher lentement la blessure, elle aurait dû intégrer la cicatrice, il fallait qu'elle entre dans la cartographie du corps de son mari, par ses soins.

Il y avait fort à faire. Il fallait réfléchir aux repas, les préparer et les manger ; laver les vêtements des garçons, les réparer, les remplacer. Semer dans le potager, le fumer, le désherber. Elle avait de l'aide, des personnes l'assistaient pour ces tâches et l'incitaient, ou l'obligeaient, fermement à prendre des initiatives. Nat, qui entrait dans la pièce en clopinant de façon ostentatoire dans des chaussures devenues trop petites. La bonne, qui venait s'asseoir à côté d'elle avec un panier à provisions pour discuter du menu du jour. Le jardinier, qui demandait où planter les

carottes ou encore les panais et ne pouvait commencer le travail qu'une fois qu'Elizabeth avait pris une décision. Il y avait fort à faire. Cela paraissait plus qu'autrefois, plus que durant les premières années de ce deuxième tour du monde. La préfiguration du retour de James donnait déjà aux tâches quotidiennes un nouvel éclairage. Il aurait lui aussi une opinion sur l'endroit où planter les légumes, une opinion raisonnée avec des considérations rationnelles concernant la position du soleil et l'adduction d'eau. Elle commençait à observer la maison, le jardin et les enfants à travers ses yeux et constatait qu'il faudrait changer, nettoyer et beaucoup jeter. Comme si elle laissait tout se dégrader dès qu'il était parti, mais ce n'était pas le cas. Son rangement était différent. Ou bien se faisait-elle des idées ? Le capitaine critique n'existait-il que dans ses pensées ? Le petit Nat qui venait se glisser chaque matin dans son lit, ce ne serait plus possible, bientôt. Ce ne serait plus jamais possible.

Après ce voyage, il fallait que cela cesse. Après ce voyage, une autre vie commencerait, une vie estivale.

Pendant douze ans, elle avait été seule l'été. Ce n'était pas grave, elle le savait et elle en avait pris la juste mesure quand elle avait décidé d'épouser ce marin, elle supportait bien la situation et elle s'était même réjouie, surtout au début, de la solitude. Il y avait toujours eu les retrouvailles ; le lit était trop grand ou trop petit ; il y avait du mouvement et du changement. Quand Jamie était né, elle savourait encore plus intensément sa solitude, la compagnie de ce petit enfant. Chaque automne, le bateau rentrait en traversant l'océan Atlantique. Les pommes

- 1788 Elizabeth déménage à Clapham, avec Isaac Smith.
- 1793 Mort du fils Hugh.
- 1794 Mort du fils James.
- 1796 Mort de Hugh Palliser.
- 1831 Mort d'Isaac Smith.
- 1835 Mort d'Elizabeth.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.